

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

La poésie se trouve partout où n'est pas le sourire, stupidement railleur, de l'homme à la figure de canard.

Comte de Lautréamont



Enfin, j'ai bien aimé ce onzième *Printemps des Poètes*, *En rires*. Vous le dirai-je? Je craignais le pire! Je craignais tous ces *méchants diseurs de bons mots* et

leur comique d'effondrement qui n'arrive tout au plus qu'à singer l'actualité et dont s'accommodent tous les bien-pensants. Je dois avouer que l'occasion fut belle de donner la parole à ces remueurs de langue, tordeurs de mots et détourneurs de sons; poètes, responsables de ces déplacements dans les rouages de la machine langagière par où l'inconnu du sens s'imisce dans le connu. Le rire alors est coup d'air et de clarté, fruit d'une *révolte supérieure de l'esprit*; occasion d'ouvrir les yeux sur une réalité autre que celle qui se donne péremptoirement pour le seul ordre du monde possible, ordre amoral, injuste et violent – et l'on me permettra de ne pas insister... – qu'on entendait maintenir dans l'invisible et que "la crise" a rendu quelque peu à la lumière et à qui les séquestrations de cadres et de chefs d'entreprise – ce sursaut d'une dignité outragée – donne du corps. Au fond même du rire et comme son ressort le plus secret, je vois la sourde souffrance d'une tendresse

blesmée, celle qui perce sous le fard trop épais ou trop blanc du clown. Son énergie clame que décidément non, le malheur n'aura pas le dernier mot...

*

...pas plus que la mort! J'écris ces mots sous le coup de celle d'Henri Meschonnic, survenue le 8 avril dernier. Linguiste, professeur de littérature, traducteur de la Bible, poète avant tout, Henri Meschonnic laisse, par-delà les polémiques – il tenait tellement à son activité critique! – une œuvre considérable dont l'enjeu fut de révolutionner la pensée du langage. Parce que pour lui "la poésie (était) l'union maximale du langage et de la vie", parce qu' "écrire un poème (était) faire la vie", parce que "lire un poème (était) servir la vie qui nous traverse et être transformé par lui", lire Henri Meschonnic, se rendre sensible à son rythme, là où passe le sujet qu'il est, c'est comme pour tous ces poètes du passé, nos contemporains, le garder vivant!

*

Des rythmes à partager, de sujet à sujet, il y en aura sur la place du château à Coaraze pour nos onzièmes *Voix du Basilic* les 5, 6 et 7 juin prochain (voir programme détaillé ci-après). D'abord, ceux de nos invités d'honneur Claude Ber et Cyrille Derouineau pour leur livre *Vue de vaches*, où l'on finit par ne plus savoir qui voit qui et à quelles fins, du photographe, du narrateur ou des vaches; Michel Séonnet et ses *Trois ânes*, conte où l'on verra comment "les oreilles de l'âne auront raison dans l'ombre" comme l'écrivait Hugo dans son poème *L'âne* qui

P. 1 - Éditorial

P. 2, 3 & 4 - Entretien d'Alain Freixe avec Claude Ber et Cyrille Derouineau

P. 4 & 5 - **Voix du Basilic** 5, 6 & 7 juin 2009: Programme de la fête des Amis de l'Amourier

P. 6 - Notes de lecture:

Un silence ordinaire de Jeanne Bastide
Le Journal des arbres de Jean Mailland

P. 7 - Notes de lecture:

Trois ânes de Michel Séonnet
Inoubliables et sans nom
de Bernard Bretonnière

P. 8 - De la toile et quoi d'autre?

www.bribes-en-ligne.fr

- Journal intermittent de R. Monticelli

Les photographies qui ponctuent ce *Basilic* sont de Cyrille Derouineau

voit l'âne *Patience* faire la leçon à Kant! Ensuite, ceux de Jeanne Bastide, Bernard Bretonnière, Patrick Da Silva, Michaël Glück, Jean Mailland, Jean-Pierre Spilmont, auteurs qui ont publié un livre aux éditions de l'Amourier cette année. Enfin, tous ceux qui sur la table de la librairie, dans les livres, attendent œil, oreille et main amis pendant les pauses qui ponctueront ces journées au son de l'accordéon de Michel Barnoin.

La nouveauté cette année n'est pas dans notre désormais célèbre soupe au pistou du samedi soir – réservez vite par tel! – ni dans la présence de nos amis Lapeyre et de leurs crus du Minervois mais dans le fait de laisser nos *Voix du Basilic* s'exprimer sur trois jours avec en ouverture l'atelier d'écriture animé par Jeanne Bastide, à quoi nous ajoutons une *randonnée poétique* vers les ruines de Rocca Sparviera où résonnent encore, dit la légende, les malédictions de la Reine Jeanne.

Venez, montez jusqu'à Coaraze! Risquez le pas, il se peut que sans vous y attendre, au détour d'une page lue, dans le phrasé d'une voix, comme le disait Mandelstam, vous vous entendiez soudain appelé par votre nom! Vous n'en reviendrez pas!

Alain Freixe

Président de l'Association des Amis de l'Amourier

L'animal nous regarde, et nous sommes nus devant lui. Et penser commence peut-être là.

Jacques Derrida

Cyrille Derouineau est photographe. On lui doit une trentaine d'expositions sur des thèmes aussi divers que les ports ou les villes la nuit. Claude Ber, chargée de cours à Sciences-Po, présidente du Carrefour des écritures et du jury du *Forum Femmes Méditerranée*, est poète même si elle écrit aussi en prose, notamment pour le théâtre. On lui doit outre de nombreuses participations à des ouvrages collectifs et à des revues, plus d'une dizaine d'ouvrages depuis *Lieu des Epars* chez Gallimard en 1979 à *La mort n'est jamais comme* qui reçut le prix Yvan Goll en 2004 et vient d'être réédité aux éditions de l'Amandier. Si Cyrille Derouineau est intéressé par l'écrit – il a notamment publié plusieurs livres avec des auteurs de polars: aux éditions Le bec en l'air vient de paraître une série de photographies sur Ostende avec six écrivains dont Didier Daeninckx, Jean-Baptiste Pouy, Marc Villard...; Claude Ber, elle, s'intéresse à tout ce qui peut faire bouger ce qui a nom poésie, notamment les relations entre l'écrit et la parole, l'œil et l'oreille. La question, la seule finalement, pour l'un comme pour l'autre, dans ces *Vues de vaches* que publient dans leur collection " Carnets " les éditions de l'Amourier c'est de savoir comment dire ce qui excède? Comment dire avec des images ce qui reste hors des images? Comment dire avec des mots ce qui reste hors des mots? Essayons d'en savoir un peu plus...



Vues de vaches, qui voit qui et quoi ?

Ce que je peux nommer ne peut réellement me poindre.

Roland Barthes

Alain Freixe:

Les textes, les livres ont toujours une arrière-histoire. Entrons si vous le voulez bien dans celle de ce très beau livre d'images. Lequel de vous deux se tient au commencement de ce projet d'écriture? Des photographies ou des textes, qui est premier? Comment s'est déroulé le procès d'écriture du livre? A-t-il connu des ruptures? Quel en a été le rythme?

Claude Ber:

Je connaissais le travail de Cyrille, il connaissait le mien. L'envie nous est venue de réaliser un livre ensemble. Notre premier projet, toujours en cours d'ailleurs, portait sur les "lecteurs" à partir de photographies réalisées par Cyrille. C'est un projet auquel d'ailleurs, je vais m'atteler cet été. Puis en échangeant, dans le plaisir de l'amitié, Cyrille m'a montré ses photos de vaches et nous avons communiqué si je puis dire non pas dans un fétichisme animalier mais dans un croisement de souvenirs liés à ces animaux, qui ont bercé les vacances de mon enfance avec ma grand-mère paternelle. C'était une paysanne de Lantosque, une vallée de l'arrière-pays niçois. Mes deux parents incarnaient deux horizons, du côté de la mère, la ville, le vieux Nice et la mer, du côté du père les montagnes, le village. Et il y avait, sur cette côte niçoise, où, en hiver, on voit depuis le bord de mer les cimes enneigées, balancement et lien entre ces lieux. Il en naissait, chez l'enfant que j'étais, des rapprochements, des collusions d'images, de sensations et de mots, la neige et la mer, la prairie de la mer et les vagues d'herbes, les crêtes d'écume et les arêtes rocheuses, le moutonnement de l'eau et celui des troupeaux de moutons et de vaches que l'on ne menait encore en transhumance vers les alpages sur les routes et les

chemins. L'odeur de sel et celle du lait dans les étables. Bref, un réel et un imaginaire qui se mêlaient. J'ai toujours gardé un attachement pour ces bêtes, immenses pour un enfant, et qui ont accompagné mes premiers pas, et que je n'ai ensuite cessé de croiser dans mes traversées campagnardes mais aussi dans les mythes, les tableaux, en somme tout un substrat de mémoire où je n'avais jamais puisé ou très peu, indirectement, je le dis dans un des textes, et qui s'est trouvé, là, ravivé par le travail photographique.

Car, à regarder les photos de Cyrille, tout m'est revenu en mémoire, dans un présent qu'elles étaient capables de ressusciter. C'est donc, en cela, des photos qu'est née l'écriture, mais dans une perspective non pas illustrative mais dans une rencontre d'imaginaires et de souvenirs. J'ai "ruminé" un long temps puis commencé à écrire et le livre s'est écrit en continu relativement vite.

Cyrille Derouineau:

Les images existaient déjà lorsque j'ai rencontré Claude, il y a quelques années. J'ai débuté la série à la fin des années 80. Depuis elle s'est développée et enrichie paisiblement, au fil des ans et de mes déplacements ici et là-bas, en région parisienne où j'habite et lors de mes multiples séjours en province et à l'étranger.

J'aime les vaches depuis ma plus tendre enfance. J'ai en mémoire des souvenirs de mon père s'arrêtant au bord des routes, en province, pour les apostropher ou les klaxonner en passant. Petit, je partais en camp de vacances EDF à la campagne avec mes grands-parents maternels. Nous logions à proximité des champs. La toute première chose que je disais à ma grand-mère, lorsque je me réveillais le matin, c'était: *on va voir les vaches?* depuis elles ne m'ont plus jamais quitté. Et elles font partie de mon univers photographique (et de mon univers tout court, d'ailleurs) depuis plus de vingt ans.

La rencontre avec Claude fut un révélateur, humain et artistique: je savais enfin avec qui et où allait pouvoir vivre et se bonifier mon troupeau. Fasciné depuis longtemps par la rencontre entre le mot et l'image dans l'espace du livre, Claude m'offrait des résonances à mes images avec son écriture charnelle, à fleur de peau et dans la matière de l'animal. Nous n'avions plus qu'à sélectionner une trentaine d'images; libre à Claude, ensuite, de s'en imprégner pour convoquer ses vues de vaches. Car il est bien question ici d'imprégnation, et non de description des images. Le descriptif ne m'intéresse pas. L'imaginaire et l'onirique, oui. Et c'est bien ce qu'offre Claude avec ses mots.

Alain Freixe:

Une question annexe. Et le projet éditorial? L'ordre mis entre les photographies et les textes qui les accompagnent, leur donnent la réplique, est-ce l'ordre chronologique ou

bien un autre ordre s'est-il imposé? Et si oui, selon quelles exigences? Vous lisez notre **Basilic**, aussi vous savez que j'aime interroger mes interlocuteurs sur la question du titre. Alors d'où est venu celui-ci et quand? Dès le début, à titre quelque peu programmatique? S'est-il imposé chemin faisant ou dans l'après-coup comme résumé du projet? Et puis comment l'entendez-vous?

Claude Ber:

Le premier titre de travail pour moi, c'était 33 textes et trois poèmes! Titre provisoire comme j'en ai toujours et qui sont moins titres que balise, échafaudage, qui disparaît ensuite la plupart du temps. C'est lors d'un repas avec Jean Princivalle que "Vue de vaches" s'est imposé avec son double sens correspondant aux différents types de textes qui composent le livre. D'un côté, des "vues de vaches" qui sont comme photographies écrites d'images qui me sont revenues en mémoire et qui croisaient les photos de Cyrille ou que les photos faisaient renaître. De l'autre, des textes non pas vraiment du point de vue des vaches mais avec quelque chose de cela où la ruminante devient méditante, dans tous les cas point de départ de ruminations/méditations où se croisent le ludique et le jeu de mot, le sérieux, l'humour, le souvenir, la gravité, une variété de ton indispensable pour ne pas faire du sériel un répétitif!

L'ordre et l'agencement entre les photos et les textes, lui, s'est imposé peu à peu d'abord dans un échange entre Cyrille et moi-même, puis avec Bernadette Griot. Tantôt en jouant de l'analogie, tantôt du contraste, tantôt du décalage, tantôt de l'appareillement. Des points de convergence ont jailli immédiatement et je l'ai souligné davantage à partir d'un imaginaire éveillé par la photo qu'en redoublant la photo elle-même.

Photos et textes se passent de commentaire et d'illustration, mais ils jouent ensemble en écho/écart. Écart d'écriture notamment, auquel je me suis attachée. L'écriture, pour moi, devait prendre un parti distinct de la sobriété des noirs et blancs de Cyrille. Une épaisseur, un éventail large de mots, une herbe dense et drue en somme où faire paître ce beau troupeau! De façon à éviter la redondance. L'effet miroir. Ensuite est venue la mise en page de Bernadette Griot, remarquable, je dois le dire car habillant à son tour, plastiquement, l'ensemble du livre et qui m'a immédiatement séduite.

Cyrille Derouineau:

Claude a très bien résumé tout le cheminement du livre, composé d'aller-retour de l'un à l'autre, d'échange et de discussion tout autour du projet grandissant. J'avais entièrement confiance dans l'avancée du troupeau vers sa vie livresque.

Alain Freixe:

Dans L'herbu de (ta) langue, chère Claude, selon ton expression de Nul n'a ferré les mots à notre cœur (*Dossier Claude Ber, revue Autre Sud, N°42-septembre 2008*), voilà qu'au côté d'animaux sauvages menacés par la cupidité stupide des hommes, tu ajoutes la vache!

Et non cet "animot", selon le mot de Derrida, dont le singulier balaie d'un revers de main la diversité des formes de vie mais bien les vaches, celles qui "existent dans l'empan de leurs corps isolés ou rassemblés. Mais seulement là. Dans le charnu. Le charnel." Celles-là même à qui les photographies de Cyrille Derouineau donnent vie les douant de ce lointain qui seul permet la relation. C'est à ce point de lointain, me semble-t-il, auquel correspond bien dans ton écriture cette volonté de ne pas les emprisonner dans le discours, qu'elles "passent loin des mots", "intactes"!

Claude Ber:

Qu'elles passent, traversent, aillent. Que l'écriture de toute façon, vaches ou pas, soit traversée, passage et non clôture. Plusieurs textes font retour sur l'écriture, sur ses cheminements, ses questions. Il s'agit bien toujours de mener "animots" en champ et non à l'abattoir! Le parti pris est, c'est vrai, de sensualité, de charnel, très présent aussi dans les photos de Cyrille et qui lie les deux "écritures". Mais la présence du mot et de l'image n'est pas de même nature. Il s'agit pour l'écrivain de faire animots avec l'animal mais aussi que l'animal jaillisse de l'animot et n'y soit pas à dissection seulement. Et quand je dis jaillissement de l'animal c'est de nous-mêmes qu'il s'agit aussi. De l'animal, de mots et de maux que nous sommes, si je puis me permettre de filer le jeu de mots/maux pour continuer à mettre du jeu dans les rouages de la langue! Et la vache à cela se prête d'autant plus qu'elle est "vachement" présente dans la langue, qui peut être "vache" et dure de la corne ou du sabot à qui la trait de travers! Il y a du nourricier et du définitivement inapprivoisé dans la langue. De l'étranger, de l'altérité, de l'autre irréductible. De l'autre de soi compris. C'est cela que j'aime aussi dans l'animal:

qu'il ne soit pas humain. Une radicale altérité. Que nous craignons et massacrons souvent. En nous, entre nous, hors de nous. Tant elle nous est épreuve, défi, limite. La vache est alors fort *philosophiante*! Et je ne me suis pas privée de ces "chemins de traverse" qui n'ont évidemment aucune ambition heideggerienne, mais jouent parfois en clin d'œil, en sous main avec ce qui se machine entre nous et le vivant, entre nous et notre place dans le vivant.

Alain Freixe:

Dans le chapitre Vache'Art, tu écris que "peindre – je rajouterais volontiers photographe! – ou écrire sur vache donne à méditer. Sur l'art et sur la vache". Si méditer est plus que penser, si c'est vivre sa pensée, comment l'un et l'autre avez-vous vécu vos pensées à propos de l'art. Et de la vache?

Au bout du compte un "lâcher prise"?

Une prise de vue qui donne "le libre et le large"? Photographie et écriture exaltant "la part manquante" par où passe la vie? Sagesse du photographe, sagesse du poète?

Claude Ber:

Mes précédentes réponses anticipent un peu cette question. Il y a un écho sonore – et pas seulement – entre rumination et



méditation. Cela tient du retour sur. Remâcher sans rabâcher. On ne peut pas, me semble-t-il travailler avec/à partir de/en écho-écart d'un autre art que le sien sans s'interroger sur l'un et sur l'autre. Sur la photographie, je le fais de biais en écrivant sur la vache de Kandinsky justement parce qu'elle n'est pas là donnée à voir ou sur les vaches peintes ou à travers l'évocation d'un tableau de Diane photographe éclaboussée. Jamais directement. Jamais je ne commente les photos de Cyrille bien sûr, mais, en filigrane, j'en parle sans cesse... Je reviens aussi très souvent sur l'écriture et à cet irréductible que l'art n'est pas la chose et que je n'écris pas sur les vaches (c'est ce que dit humoristiquement le texte sur le *vach'art*), j'écris sur une page avec des mots. Et en l'occurrence avec le mot "vache". Un texte dit leurs avatars en poésie depuis les classiques génisses jusqu'aux "bêtes à beurre" de Saint-John Perse. Et c'est sur ce mot-là que le travail porte d'abord, une fois rassemblé le matériau du souvenir, des ruminations, des méditations, sur la matière du mot et des mots. J'ai essayé de croiser trois écritures, les ruminations, les vues de vache (photos écrites en quelque sorte) et trois poèmes (avec l'aller à la ligne définissant le vers) et d'effacer parallèlement, de temps à autre, la frontière entre ces textes. Qu'il se fasse à la fois distinction nette et mouvement entre eux pour éviter la répétitivité, le catalogue. De plus, une photographie ou un tableau n'est pas seulement pour moi prétexte à écriture ou déclencheur d'écriture. C'est autre chose. De plus complexe et de plus intéressant. Il faut faire avec. Avec cette présence de l'image qui s'incruste dans l'écrit. Et le mot est à double sens : incrustation visuelle qui vient rompre la ligne grise des mots, incrustation métaphorique. Ça colle une image... À la rétine, à la mémoire et il faut s'en décrocher ! Il faut que l'écriture à la fois l'accepte pleinement et s'en débarrasse pour exister à son tour. Dans cette double contrainte, il y a place pour le "poétique" qui se nourrit de la contrainte sous toutes ses formes. Et les textes sont parsemés d'allusions au poétique, de l'évidence d'un Apollinaire cité, à Ponge caché dans "cuir corne et crème" car les poètes ne cessent de parler de poésie, en poésie et dans la poésie.

Y a-t-il là une sagesse ? Cette question fait resurgir à mon esprit un entretien que j'ai publié dans le numéro de la revue Autrement intitulé *Poésie et sagesse*. C'est vaste question ! À grandes nuances surtout ! Pour Bashô elles étaient indissociables... Si on entend par sagesse une quête, une interrogation du monde et de soi, une posture face au réel loin de tout moralisme, une manière d'être au monde, alors, oui, en ce qui me concerne, la poésie en est une. C'est ma manière d'être au monde. De le regarder, de l'interroger, de le contempler, de le fouiller, de le penser comme de le goûter, en référence à l'étymologie du "sage" qui est à la fois celui qui sait et celui qui goûte dans un entrelacement de l'esprit et du corps, qu'on ne trouve pas dans les dogmatiques fausses sagesse qui donnent recettes de vie.



Les mots sont à prendre à la lettre et dans tous les sens et si la sagesse est "art" de vivre, elle est bel et bien art et n'est sagesse que parce qu'elle est "art", lorsqu'elle est "art". Il faudrait "ruminer" plus longtemps cela pour en dire à la fois la gratuité et l'exigence, le charnel et l'abstrait, pour... le digérer car réponse brève exige longue rumination !

Cyrille Derouineau :

Pour moi, l'art c'est tout à la fois l'apaisement et parfois dans un même temps le bouleversement, le retournement de l'âme du cœur et du corps, la projection soudaine dans un autre monde, un autre espace-temps. Peut-être une expérience mystique, à certains moments. Je pense en particulier à la peinture – Pierre Tal-Coat, Miquel Barcelo, Pizzi Cannella entre autres – plus (étonnement) qu'à la photographie, et à l'écriture, bien sûr. Quant à la méditation et la vache, c'est clair que cet animal – et certaines de ses représentations artistiques – prêtent à cela et à l'apaisement, justement. Faisons l'expérience, à la campagne, dans le creux d'un chemin lorsque nous apercevons au loin des vaches dans un champ. Approchons-nous, asseyons-nous. Et attendons. Goûtons la paix intérieure qui nous envahit doucement, à l'approche du troupeau. La vache vient lentement ; elle est toute à la fois craintive et curieuse. Et elle s'approche encore, de plus en plus près. Sa curiosité l'emporte sur sa crainte. Oui elle vient, jusqu'à passer son mufle entre les barbelés, jusqu'à approcher ses naseaux bruyants et humides sur nous, jusqu'à nous lécher, ce qu'elle fait très souvent. Et là, justement, devant l'animal nous lâchons

prise. Nous évacuons la peur, le souci et le trac. Nous devenons humbles devant elle. D'ailleurs nous sommes souvent assis dans l'herbe, et elle debout, bien ancrée sur ses pattes. Nous nous prosternons, nous les hommes, devant cet animal millénaire. À ce moment-là la capture photographique de la vache, qui a été précédée de tout ce temps d'apaisement, n'est presque qu'un détail. Ce qui importe c'est la rencontre qui a eu lieu avec elle, avec le monde et l'univers tout entier, même ici au bord d'un simple champ.

(...)

Vous pouvez lire la totalité de l'entretien sur le site amoureux.com

(page auteurs > page Claude Ber)



Vues de vaches,
éd. L'Amourier, 25,00 €

Nous sommes heureux de vous inviter à la XI^e fête des Amis de l'Amourier

VENDREDI 5 JUIN

■ 10h00

**Départ pour une randonnée / lectures
à Rocca Sparviera**

Prévoir casse-croûte, eau et chaussures adaptées

■ 14h00 - 18h00

Atelier d'écriture animé par **Jeanne Bastide**
sur le thème: *Chemins et parcours*

Lieu : Gîte de L'Euzière, route du Col St Roch

Inscription nécessaire avant le 1er juin. Paf: 30 €

■ 19h00 **Buffet / Lectures** ouvert à tous au gîte
textes choisis dans le patrimoine littéraire
(sur le thème de l'atelier: *Chemins et parcours*)

Inscription nécessaire avant le 1er juin. Paf: 12 €

SAMEDI 6 JUIN

■ 14h00 **Accueil place du Château avec petit café**

■ 14h30 **Rencontre avec Claude Ber, Cyrille Derouineau
et Michel Séonnet** autour de leurs livres respectifs :
Vues de vaches et *Trois ânes*

■ 17h00 **Lectures par Jeanne Bastide, Michaël Glûck,
Michel Séonnet et Jean-Pierre Spilmont**

■ 19h00 **Lecture par Claude Ber**

Apéritif offert par l'Association des Amis de l'Amourier

■ autour de 20h30 **Soupe au pistou***,
*fromage de La Ferme des Garfes, tarte, le tout arrosé par le
fameux cru L'Amourier de l'ami Luc Lapeyre du Minervoïs*

Et en pointillé tout au long de l'après-midi, des pauses
vous permettront d'approcher la buvette et la table
librairie... au son de l'accordéon de **Michel Barnoin**.



EXPOSITION
Photographies
Cyrille Derouineau

Vues de Vaches
Salle des cadrans solaires



DIMANCHE 7 JUIN

■ 12h30 **Buffet littéraire** place du Château offert
par l'Association des Amis de l'Amourier et la Mairie
de Coaraze. Dessert en lectures

■ 14h30 **Accueil place du Château avec petit café**

■ 15h00 **Lecture/spectacle par Nathalie Vanneau**
du livre de Patrick Da Silva *Demain*

■ 16h30 **Lecture par Michel Séonnet**

■ 17h00 **Lecture ouverte à tous... pour la route**

Pot d'envol...

L'Association des Amis de l'Amourier (association loi 1901) tiendra
son **Assemblée Générale** dimanche matin 7 juin à 10h30 place
du Château. Amis, adhérents, vous y êtes tous conviés. Au-delà
des rapports obligés (moral et financier) nous y débattons des
perspectives de développement de l'association.

*Petit rappel pour ceux qui voudraient adhérer à l'association, la cotisation
annuelle est soit de 15€ pour les membres associés, soit de 30€ pour les
membres partenaires qui peuvent alors prendre part au vote.*

*Réservations pour la restauration

Le samedi soir, la soupe au pistou est limitée pour des raisons pratiques à 80 convives. Pour confirmer vos réservations, veuillez nous renvoyer le formulaire ci-dessous (à l'Association des Amis de l'Amourier, 5 rue de Foresta, 06300 - Nice) ou téléphoner au 04 93 79 32 85.

Nom, Prénom Téléphone

vendredi soir 5 juin à 19h
Je réserve ... repas (paf 12 €)
à la soirée lecture/buffet

samedi soir 6 juin
Je réserve ... soupe(s) au pistou
(participation aux frais 15 €, vin en sus)

dimanche midi 7 juin,
... personnes participeront
au buffet littéraire (offert place du Château)

Un silence ordinaire

Jeanne Bastide

collection *Thoth*, éd. L'Amourier

Que peut la littérature si ce n'est entrouvrir l'écorce et nous laisser apercevoir l'amande, le caché? Ainsi Jeanne Bastide, dans *Un silence ordinaire*, écarte-t-elle l'apparence d'une femme – nous n'en saurons que le nom – pour tenter d'en livrer l'intime.

Une rupture dans son existence *Toujours le même mur – le même mur – la même précipitation à s'y cogner*, la prive de parole. *Sa vie est impénétrable puisque le mot perdu. Alors elle tourne autour d'elle-même cherchant le moindre reflet du secret – même inintelligible.* Lucie frissonne, le tenu des choses, leur présence à la fois puissante et fragile l'émeut, l'éblouit, exige d'elle une autre forme de vie: si Lucie ne parle plus, elle écrit car *Elle entend ce qui ne parle pas.* Le silence exacerbe les sensations de Lucie. Elle n'est plus détournée d'elle-même par la parole d'autrui mais, en contrepoint à son apparente immobilité, se laisse dessiner et imprégner par les variations du temps et de la nature: le vent, l'ombre des platanes, *le soleil en face, la lumière de fin d'été ou le ciel écrasé...* Lucie a peur, souffre, s'étonne, pense "Comme si la douleur avait pour espace la pensée", écrit Maurice Blanchot.

Lucie se bat, elle écrit ou n'y parvient pas *La phrase ne prend pas son envol – elle reste collée sur des lèvres incapables de lui donner sa liberté.* N'est-ce pas le combat le plus difficile? Car l'écriture seule permet de prendre l'écorce à revers afin qu'à jamais le regard soit transformé *Et voilà que l'ombre m'est révélée.*

En de courtes scènes *Réveil dans le noir, L'air devenait plus léger, L'été s'est enfui, Elle part...*, Jeanne Bastide, d'une écriture sensible, attentive, nous offre la profondeur de Lucie, son mystère, son chemin de lutte. Comment le monde lui apparaît quand elle ouvre sa fenêtre; comment, perdue dans le noir, elle s'allonge sur la terre; ce qui la ravit et les jours où *le gris reste incrusté*; quand elle manque d'air ou que la lumière l'appelle ou quand les objets la protègent; ce qu'elle voit et ce qui la voit.

Jeanne Bastide suit Lucie au plus près de ses élans et de ses doutes, son écriture l'entoure avec la même tendresse, la même envie de caresse que Lucie éprouve pour les mots, *la douceur mate du papier, l'encre porte-bonheur.* Le lecteur n'oubliera plus le regard lumineux de ces femmes, Lucie, Jeanne Bastide, qui à *petits points serrés* cousent des ailes au vent.



Françoise Oriot

Un silence ordinaire, éd. L'Amourier, 11,00 €



Le Journal des arbres

Jean Mailland

collection *Ex cætera*, coéd. L'Amourier/Le Bruit des autres

Roman des Bois

Ne lisez pas ce *Journal des Arbres* si vous ne voyez que du bois dans le Bois (avec majuscule!) que Jean Mailland fait découvrir à qui veut bien s'aventurer à sa suite dans la forêt des mots.

Comme tout journal celui-ci tient une chronique: au long de dix années, celle d'une histoire d'amour entre un homme et des milliers d'arbres, au Pays d'Othe dont le passé historique s'associe aux Ligures et dont le nom signifiait alors "réunion d'arbres"... On y lit la vie d'un couple, celui que Jean forme avec Anna Prucnal, d'une famille, les visites d'amis, l'évocation de fêtes.

Poétique ou cinématographique, l'écriture de Jean Mailland sait nous faire partager ses savoir-faire comme son émotion devant les chants d'oiseaux ou devant ces animaux qu'il considère avec tendresse. Ainsi nous rend-il sensible la relation physique à ce Bois qu'il aime et qu'il veut en bonne santé. S'approprier ce domaine ce sera surtout, pour lui, le rendre propre; débroussailler, élaguer, donner à ses arbres l'espace qu'ils méritent, leur donner des noms d'écrivains, de philosophes, de cinéastes *pour retrouver vivante (sa) bibliothèque.*

Compte-rendu scrupuleux des activités du "sylvisculpteur", agenda de ce qu'il lui faut faire pour aménager ces lieux pendant les heures arrachées à la vie professionnelle, ce *Journal* est ponctué de souvenirs, de références, de citations. Viennent s'y insérer des poèmes, les siens et ceux des autres, des chansons aussi bien sûr et même des légendes. Les travaux des jours également: bûcheron, l'auteur va de la forêt à l'écriture, soucieux de créations, de réalisations de plus en plus urgentes car de leur succès dépend le sort du domaine des *Trois Maisons*. Anna y travaille aussi, répétant dans les bois. Ensemble ils y réaliseront un beau projet: celui de *la Grange Théâtre*, un rêve devenu réalité.

Pourtant, un jour, tout basculera, il faudra vendre, c'était inéluctable: *je ne gagnerai pas la guerre des banques, des impôts, ni celle des subventions, des producteurs, ni celle des ronces, la guerre des rejets...* Au doute qui pourrait s'installer, il réplique en travailleur inlassable jusqu'au bout dans ce Bois qui ne lui appartient déjà plus.

Après l'évocation d'une ultime scène d'amour, ce journal dit l'inachèvement d'une œuvre ou d'une vie où se mêlent et s'opposent désir d'oubli et force des souvenirs. À l'heure du déménagement, pour celui qui avait dit vouloir *se mettre le Bois en mémoire pour s'en souvenir les jours d'absence* tout s'emporte dans le sang: *pour ma mémoire*, écrit-il, *nul n'est besoin de déménageurs.*

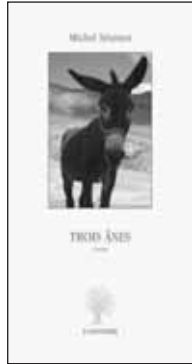
Lisez Jean Mailland! Promenez-vous dans cette mémoire et dans son Bois en toute liberté, vous n'y ferez que de belles rencontres, dans la fraternité des arbres et des livres!

Marie Jo Freixe

Le Journal des arbres, coéd. L'Amourier/Le Bruit des autres, 20,00 €

Trois ânes

Michel Séonnet

collection *Thoth*, éd. L'Amourier

Ou la trouée merveilleuse des temps amers

Des coups donnés, réguliers ; des coups infligés à une porte... trois fois rien dans la nuit... un enfant les perçoit pourtant et l'histoire est enclenchée.

Ça part de rien, et l'on est happé par un récit conçu comme ces tourbillons de fleuve qui nous emportent, par cercles concentriques, dans les tournolements de l'Histoire.

Un Lino, un Samir, une Sara... trois collégiens vivant dans notre France contemporaine suivent mystérieusement un âne, accompagnés par le gardien de leur établissement scolaire. Ils vont la nuit, traversent le temps et nous acceptons d'emblée cette trouée offerte par le merveilleux.

Ils avaient l'impression que l'âne les faisait entrer à l'intérieur même de la nuit. Il avait ouvert les portes de la nuit. Maintenant ils s'enfonçaient dans ses profondeurs.

Nullle question, car le récit est scandé par le pas de l'âne. Et l'animal vient de loin.

Du fond des âges de l'humilité. Il nous "parle" donc et nous n'en sommes pas surpris. Il est en nous. Il est nous. Il incarne la meilleure part de nous-mêmes, celle qui avance pas à pas, qui sait où il faut aller.

Les enfants suivent donc, bientôt poursuivis par les parents. Car l'ordre du pas mesuré de l'âne a créé le désordre dans la ville. L'âne vient de loin, il sait où il va. Son souffle a réchauffé un nouveau-né qui a connu pour toute crèche une étable. C'est dire si sa mémoire est riche, d'humanité, chargée de tendresse et de salut.

Dans le texte, l'âne va son pas, et donne aux lignes un rythme, musical et d'ascension, car son regard porte toujours plus haut. En avançant vers la maison perdue à flanc de montagne, Lino,

Samir et Sara renouent des fils venus des fonds sombres de notre monde : *C'est ce que ma mère m'a dit au téléphone. L'âne est venu les chercher pour les conduire dans l'histoire. C'est ce qu'elle a dit.*

Comment dire cette histoire ? comme dire l'Histoire ? en allant pas à pas, comme l'âne, en cassant l'écorce des jours, en acceptant le défilement du conte.

Face à l'horreur des fuites, contre les peurs de la traque se dresse une figure impavide et débonnaire. Tenace aussi et lucide. Ce que l'abomination des hommes ronge et rogne, se recompose dans une figure conductrice, que l'on se plaît à suivre. Et si l'âne se nomme ici *Semper*, c'est que depuis *toujours* il connaît la source merveilleuse de la sagesse. À notre orgueil, à notre besoin de puissance s'oppose l'humble métaphore de notre condition profonde : un pas plus un pas. *Quelle que soit la charge. Quelle que soit la difficulté. Un pas plus un pas et on finit par arriver.*

En marche donc, pour une lecture défiant les sentiers pierreux. À son terme nous prêterons une oreille différente à l'insolite langage de l'équidé *Mais lorsqu'on entendait un âne qui braie, il valait mieux faire des prières, parce que l'âne venait de voir le diable. "Le Shatân"*.

Toujours la complexité de notre situation dans le monde s'exprime en contes limpides. Apparemment limpides ; mais chargés comme des ânes.

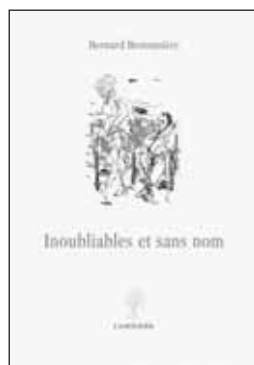
Yves Ughes

Trois ânes, éd. L'Amourier, 12,50 €



Inoubliables et sans nom

Bernard Bretonnière

collection *Ex cætera*, éd. L'Amourier

Ce livre me renvoie aux impressionnistes pour la part qu'il accorde à l'instant, à la fugacité du moment, à la vitesse ou la brièveté de l'exécution qui fait resplendir la touche.

Ces textes – touches qui s'amoncellent, construisent un paysage de la quotidienneté où d'aucuns se retrouvent de l'intérieur ou

de l'extérieur, du regardé ou du regardant. Des choses, des êtres, surtout des êtres, happés ici où là, prennent les couleurs de leur être-là et de leurs possibles.

Vus, entendus, frôlés, touchés, ils vibrent et convergent en la fluidité sensible de la plume qui les trace. Car leurs présences s'enflent des échos délicats, érotiques, humoristiques ou attristés de l'auteur. Bernard Bretonnière s'y engage avec une sincérité si apaisante...

Elle fut ma jolie voisine au concert. J'appris son parfum, sa respiration et son visage dans la pénombre. Contre ma jambe, je sentis sa jambe, qu'elle ne déroba pas. De temps en temps j'accentuais la pression, elle tenait bon et le cœur me cognait. Quatre-vingt-dix minutes plus tard, sitôt les applaudissements, elle s'est levée sans un regard pour moi, elle partit vite, j'étais encore assis et sa jambe restait : un poteau métallique soudé entre nos sièges... qu'elle irradie en nous.

Martin Miguel

L'art est-il réservé à une élite? C'était l'une des questions d'un séminaire que j'ai suivi à Poitiers au début de ce mois de février. Ma réponse est "Oui, bien sûr... Et alors?"

Une fois de plus on a parlé "marché de l'art"... réservé, forcément. Et "Art du marché"... encore plus réservé! Cette forme d'art qui suit la commande et le vouloir des grands financiers, de la grande finance... Un art taillé sur mesure pour la bulle financière.

On a parlé de Jeff Koons occupant le château de Versailles. Scandale! Et des records de ventes aux enchères des œuvres de Damien Hirst. Re scandale!

Art de la bulle financière? Voire... La bulle? On manipule chaque jour, dans la finance, par milliers les milliards d'euros pour venir en aide à de grands voyous qui construisent des "fortunes" exploitant les richesses d'aujourd'hui et celles de demain sur plusieurs générations. Voilà le scandale.

L'art de la bulle? Les plus chères des œuvres de Hirst, c'est quelques millions d'euros... Bien sûr, c'est cher... et réservé. La vente du siècle? Une centaine de millions pour plus de 200 œuvres... Faites le calcul: ça met l'œuvre au prix d'une propriété de cadre... Faites le calcul: l'art le plus réservé, l'art de la bulle, c'est des millions de fois moins que la bulle elle-même... Une minuscule bulle d'écume sur les océans de profits.

Vous semblerai-je vulgaire si j'ajoute que dans l'œuvre de Damien Hirst il y a du travail? Du travail et du sens. Il y a le travail de l'artiste et celui des ouvriers et artisans qu'il emploie. Il y a le travail sur les matières – si riches soient-elles, ce sont bien des matières... premières. Dans la bulle de la finance, s'il y a du travail, c'est celui qui viendra... peut-être... pour l'instant, il y a... du vent...

L'art de Hirst est-il réservé à une élite? Oui bien sûr... Mais je ne suis pas sûr qu'il lui soit destiné. Cette tête de mort constellée de milliers de diamants, l'une de ses œuvres les plus chères, est, comme tout le reste, volée en chemin par de grands bandits. Et quel symbole elle sera peut-être de la folle vanité de notre temps pour les temps à venir.

De la toile et des mots, Un maillage possible

Depuis le Basilic n° 10, nous avons créé une rubrique consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie et de la littérature. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par:

www.bribes-en-ligne.fr
ou la fécondité de l'ordre mendiant
site de Raphaël Monticelli

Dans l'accueil se trouve l'élégance. Celle d'un gris conçu dans le retrait et se mettant au service d'une invitation formulée avec grande retenue, avec effacement presque. Sur l'écran d'arrivée se dessinent deux mots en haut de page "errance" et/ou "sommaire"; deux mots révélant une relation, une dynamique: ce site est *définitivement en construction*. La discrétion travaillée de la conception a pour effet parallèle de susciter l'intervention du lecteur. En se frottant à ce site, il est tout simplement surpris de se trouver face à lui-même, de se constituer au gré des choix offerts et réalisés.

Un site de formation donc. Raphaël Monticelli y évoque ses expériences artistiques fondatrices. L'art et la connaissance circulent par les corps, par les chocs reçus, les ateliers révélés et les paroles échangées. Nous ne sommes pas ici dans l'Éther inaccessible, mais dans l'échange bienfaisant et fertile. Écrire, sur l'art, expérience de l'altérité, ce titre incite à la lecture. S'y définit une façon d'être en art, dans la vie. Un mode de vie conçu dans l'art, les deux données étant consubstantielles. *La rencontre de l'art, si elle est celle de l'Autre, déjoue les approches discursives déjà connues de moi.*

Il me semble qu'en cette phrase s'enracine l'arborescence du site. Le "je" de Raphaël Monticelli ne saurait être autocentré, ne

pourrait l'être puisqu'il ne se perçoit qu'en bribes. Il se présente en revanche comme lieu d'accueil à nombre de résonances venues du fond des âges ou de l'art contemporain. Le tout se frottant et se limant pour donner un aperçu de la profusion des rencontres. Avec *Les rossignols du crocheteur* s'épanouissent des critiques d'art, littéraires, des travaux qui sont toujours croisés, révélateurs de ce que produisent les croisements. Et les plasticiens, artistes sont saisis dans le cœur même de leur travail; les articles prennent en charge l'impression commune, la réaction première que l'on éprouve face à l'art contemporain, souvent faites d'interrogations et de doutes.

Rien de figé, rien ici ne relève du définitif ou de l'achevé puisque le monde qu'on perçoit n'est saisi que par intermittence. *La forme de mes tâtonnements, les richesses qu'un peu au hasard j'ai volées au monde, ce sont ces bribes; et je dis "bribes" et non "fragments" ou "morceaux" car je ne veux pas témoigner du désordre du monde, mais de ma pauvreté. Ces bribes sont les reliques de ma mendicité.* Une fois encore les mots tracent une façon d'être au monde, de le traverser, avec ténacité et humilité, errances et désirs infinis de découvertes. Les amis, écrivains et poètes sont donc invités dans un espace fait de "glanes", et les révélations parcellaires se font sous la figure germinative de Michel Butor.

Il faut oser évoquer "sa mendicité", le mot perturbe les bonnes âmes, mais il dit aussi la marge, le porte-à-porte, le chemin qui demande un hôte. La générosité, tout simplement. En bribes, non en morceaux, ni en fragments.

Présence des Éditions L'AMOURIER

■ FÊTE des Amis de L'Amourier

Place du Château à Coaraze
ven. 5, sam. 6 & dim. 7 juin 2009

■ PARIS Marché de la Poésie

Place Saint-Sulpice
jeudi 18 - dimanche 21 juin 2009

■ FORCALQUIER Rentrée Nouvelles

Place du Palais
vendredi 21 - lundi 24 août 2009

■ SAUMUR Les Poétiques de Saumur

Jardin des Plantes
samedi 13 & dimanche 14 juin 2009

Le Basilic

gazette de

L'Association des Amis de l'Amourier

5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA

dont l'action est soutenue par la Ville de Nice,
le Conseil Général des Alpes-Maritimes,
le Conseil Régional PACA et la DRAC PACA

Comité de rédaction

Alain Freixe
Marie Jo Freixe
Bernadette Griot
Martin Miguel
Raphaël Monticelli
Françoise Oriot
Yves Ughes

Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions

223 route du Col St Roch
06390 - COARAZE

Tél.: 04 93 79 32 85

Fax: 04 93 79 36 65

amourier.com

L'amour des livres